

était retrouvée, mais elle venait des auditeurs, et Sœur Thérèse avait raison.

Le ministre ne savait que dire et balbutiait, mais la supérieure l'interrompt en lui disant :

— Je suis fâchée de vous avoir occasionné tant d'ennuis, M. le Trésorier, mais vous le voyez, mes comptes sont bien tenus.

Ce trait vous donne une idée des admirables qualités de l'administratrice.

. Si vous vous voulez connaître maintenant la bonté de la femme, demandez aux gardiens, interrogez les pauvres du village, questionnez et vous verrez ce que l'on vous répondra.

Le cerveau toujours en travail, cette excellente religieuse sait tout, a l'œil à tout et connaît tout.

Un gardien a-t-il une nombreuse famille, il reçoit ce qui lui est nécessaire pour l'élever convenablement; des sœurs font la classe à ses enfants et un nouveau né vient-il encore augmenter ses charges, la layette est prête.

Je l'ai vue passer dans les salles, au milieu des patients et même parmi les agités et, vraiment, je n'ai été témoin que de marques de sympathie et de respect de la part de ces malheureux.

L'ingratitude est un vice d'homme raisonnable, et un fou, si fou qu'il soit, ne perd jamais la mémoire du cœur.

. La parenthèse a été un peu longue, je la ferme pour continuer notre visite.

Nous pénétrons dans le quartier des femmes. Celles-ci sont inoffensives, les genres de folies sont nombreux, il y a des maniaques et des démentes, assises, debout, ou se promenant en pensant aux chimères qui hantent leur cerveau déséquilibré.

Une jeune fille, très jolie, aux yeux langoureux, nous regarde et joint les mains. Le Dr Bourque l'interroge.

— Oh! docteur, je vais aller au ciel, je veux voir les anges, écoutez, écoutez...

Et nous l'entendons chanter, d'une voix admirablement douce, une romance plaintive, l'*envers du ciel*, je crois, dont les paroles sont de ce pauvre Charles Ouimet, qui nous a quittés il y a quelques années.

Ce chant fait mal à entendre, mais la jeune fille semble heureuse et ravie des voix qu'elle croit entendre et des visions qui passent devant ses yeux.

Une autre demande à sortir. On la magnétise, dit-elle, pendant la nuit, elle souffre, puis elle change de sujet, elle veut aller en Angleterre...

Ailleurs, c'est une femme d'un certain âge qui répète constamment que son frère a été tué par des bandits, qui lui ont arraché les yeux et retourné les intestins.

Nous continuons, nous traversons de longs corridors, une jeune irlandaise nous suit en tricotant et nous demande la faveur de la laisser aller à Montréal pour embrasser ses enfants. C'est une alcoolique.

On nous présente une femme très forte, très corpulente, assise dans une chaise berçante. C'est encore une alcoolique; elle a été élevée chez les Ursulines et a reçu une excellente éducation. Quels déboires, quelles désillusions, quels drames l'ont jetée dans l'ivrognerie?

. Nous montons plus haut. Quel bruit, quels cris! C'est le département des agitées.

Le Dr Bourque va droit à une grosse fille, âgée de dix-huit ans à peine, une vraie colosse, qui pèse deux cent quarante livres et se balance en chantant.

— Quelle est la plus folle, Marie?

— C'est moi!

C'est la seule que j'ai entendue avouer sa folie.

En voyant la supérieure, plusieurs malades se précipitent de son côté et lui embrassent les mains. L'un de nous reçoit un maître coup de poing en pleine poitrine et, en quittant les agitées, nous sommes gratifiés, chacun à notre tour, d'une claque au bas des reins, que nous octroie une des folles.

Nous visitons les vieilles infirmes. Elles sont toutes d'une propreté incroyable, elles ont les cheveux rasés et rien n'est plus pénible que de voir ces cheveux blancs tout courts. Mais l'hygiène l'exige.

Pauvres vieilles elles sont là toutes assises, dans de bonnes chaises confortables, le dos au mur, prenant un bain de soleil et radotant des choses impossibles.

Ailleurs nous voyons les idiots, inconscientes, masses de chair, sans regard, sans pensée, vivant comme des végétaux.

Ce n'est pas gai.

. Nous passons dans le quartier des hommes.

Un patient nous fait un sermon et récite un confiteur qui n'a rien de commun avec celui de l'Église.

Les autres l'écoutent en riant et nous disent : "Est-il fou, celui là!"

En voici un qui porte au cou un chapelet auquel sont suspendues plus de cent médailles. On ne peut en rien tirer aujourd'hui, il est de mauvaise humeur, paraît-il.

Un autre a la manie des richesses.

— Combien as-tu de vergers? demande le docteur.

— J'en ai plus de vingt, et il y en a qui font le tour de la terre dans bien des places.

Un pauvre diable passe son temps à prier constamment.

— Combien as-tu dit de chapelets depuis ce matin, dit Sœur Thérèse?

— Douze, ma Sœur.

— Tu as perdu du temps, alors!

Un Anglais présente une requête, tout un volume, à l'honorable M. G. Duhamel.

C'est la chose la plus incohérente que j'ai jamais lue.

On nous fait entrer dans le quartier des idiots, bien idiots ceux là, car ils ne demandent que deux choses pour être heureux, un piano et un joueur de violon. Ils ne s'entendent pas cependant, car il sont divisés en deux camps, l'un réclamant le piano, l'autre le joueur de violon. La discussion dure depuis quatorze ans.

. Plus loin ce sont les gâteux et là, le spectacle est d'une tristesse impossible à décrire.

Plus d'espoir, plus rien, les malheureux sont condamnés à mourir tels qu'ils sont, sans que jamais le moindre changement puisse se faire dans leur état.

Les pauvres diables n'ont conscience d'aucun de leurs actes.

Le matin on les lève de leur lit dans un état de malpropreté incroyable. Les paillasses doivent être vidées et brûlées tous les jours et, malgré le travail qu'exige ce nettoyage quotidien, nous remarquons que les dortoirs de ces êtres dégradés sont aussi nets et aussi propres que ceux des autres quartiers.

Ce qu'il faut de patience et de soins pour en arriver là!

Dans le même département nous voyons des monstres, des horreurs de l'humanité.

On nous fait remarquer un pauvre garçon âgé de 18 ans, pas plus grand qu'un enfant de huit ans, il est aux trois quarts aveugle, sa figure accuse cinquante ans, ses traits sont déformés, ses membres étiques... c'est affreux!

En voici un autre âgé de 15 ans, il a la tête énorme, grosse deux fois comme le corps. Il est sourd, muet, idiot, et ne s'est jamais tenu debout depuis sa naissance. Il est couché et restera dans cette position jusqu'à sa mort.

Bientôt, nous entrons dans la salle des vieillards infirmes, paralysés ou tombés en enfance. Nous remarquons un cataleptique. On lui lève les bras et ils restent dans la position qu'on leur a donnée. Le malheureux est inconscient.

Je rencontre là le fameux centenaire, le père Lessard, qui se dit âgé de cent dix ans. Il semble avoir encore bon pied, bon œil, mais la tête est faible. Il voudrait sortir, mais il serait peu prudent d'accéder à sa demande.

Il ne nous reste plus qu'un quartier à visiter, celui des agités (hommes).

Tout ce monde s'agite, en effet, remue, crie, hurle. En entrant, nous sommes en présence d'un colosse, qui, en nous apercevant, nous accueille par une bordée d'injures, le Dr Bourque essaie de l'apaiser, mais en vain, quand une jeune religieuse, toute petite, toute mignonne, sort du cercle que l'on faisait autour de l'énergumène, va droit à lui et lui parle.

Ma foi, j'ai tremblé pour elle, mais bientôt nous vîmes le colosse baisser la tête, nous tourner le dos et aller se mettre dans un coin, calme et silencieux comme un petit enfant en pénitence.

Eh bien! ce résultat était dû à la reconnaissance qu'il éprouvait pour cette sœur qu'il savait être sa bienfaitrice, sa protectrice, son soutien.

N'est-ce pas admirable?

. Je vous fais ce récit en courant, car il faudrait un volume pour entrer dans les détails.

Notre visite est terminée, nous avons bien parcouru trois ou quatre milles dans les escaliers, dans les corridors et dans les salles. Mes jambes demandent grâce, mais il nous faut encore voir les cuisines, où des fourneaux immenses sont occupés tout le jour; la buanderie, où trente tertiaires et patientes lavent et repassent; la cor-donnerie, d'où sortent toutes les chaussures de l'établissement; la boulangerie, la forge, la fabrique de matelas, les séchoirs, les ateliers de couture, les jardins, la ferme, les écuries, les étables, etc., etc.

Enfin, à sept heures, nous rentrons, il est temps, nous marchons depuis plus de trois heures, et quand on nous prie de passer dans la salle à manger, personne ne se fait prier.

. Après le souper, une surprise nous attend. Comme on a déjà joué, il y a deux mois, une très jolie pièce, *Arthur de Bretagne*, rendue par des amateurs et des gardiens, on a préparé à la hâte une seconde représentation, à laquelle on nous prie d'assister.

Bien que la soirée soit déjà avancée, nous acceptons; nous retournerons à Montréal quand nous pourrons.

La salle est bondée, une centaine de patients sont assis, entourés de Sœurs, de tertiaires et de gardiens.

L'aumônier est conduit à la place d'honneur, ayant à sa gauche l'honorable solliciteur-général, et à sa droite l'honorable sénateur Trudel.

L'excellent orchestre, sous la direction de M. Lecours, de la Longue-Pointe, et du Dr Prieur, se compose de jeunes amateurs de beaucoup de talent.

L'ouverture de *Jeanne d'Arc*, de Gounod, a été très bien rendue.

Bien que je ne fasse pas de critique théâtrale, je puis bien dire que la pièce a été jouée avec beaucoup de sentiment et même avec un goût remarquable.

Pendant un entr'acte, un incident nous a beaucoup amusés :

Un patient, jeune homme de vingt à vingt-deux ans, d'origine anglaise, très bien mis, se leva et vint trouver la supérieure.

— Auriez-vous la bonté, ma Sœur, dit-il, de me présenter à cette jolie demoiselle qui se trouve près de vous?

— Oui, oui, mon garçon, tout à l'heure.

— C'est que, voyez-vous, je suis d'âge à me marier et cette jeune fille me plaît beaucoup.

— Plus tard, plus tard, la pièce continue.

Il est parti enchanté, en se dandinant, et cinq minutes après ses idées de mariage avaient dû s'envoler pour faire place à d'autres.

. Voici, je crois une après-midi et une soirée bien remplies et je vous avoue qu'elles compteront dans ma vie.

Je n'ai pas la prétention d'avoir fait une description de l'asile, ma plume n'a pas dit tout ce que mes yeux ont vu, mais ce qu'elle a oublié, je vous le dirai peut-être un jour, quand j'entreprendrai sérieusement l'histoire de cette maison remarquable qui n'a que quatorze ans d'existence et qui ne doit pas avoir de rivales, je crois, sur la terre américaine.

Je suis sorti de cet établissement rempli d'admiration pour les Sœurs. Je les avais déjà appréciées à l'hôpital, sur le champ de bataille, au berceau des enfants trouvés et au chevet des mourants, je les ai admirées une fois encore dans leur rôle auprès de ces malheureux que tout le monde repousse dans la société, mais que les bras des Servantes de Dieu reçoivent comme des enfants bien-aimés.